

1693
ANDRÉ GIDE
[Handwritten signature]

Oscar Wilde

IN MEMORIAM (*SOUVENIRS*)
LE « DE PROFUNDIS »

AVEC UNE HÉLIOGRAVURE



PARIS
MERCURE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

18/A

136

3900

Oscar Wilde
1926

OSCAR WILDE

DU MÊME AUTEUR

—

L'IMMORALISTE	1 vol.
LA PORTE ÉTROITE	1 vol
PRÉTEXTES	1 vol.
NOUVEAUX PRÉTEXTES	1 vol.



ANDRÉ GIDE

Oscar Wilde

IN MEMORIAM (*SOUVENIRS*)

LE « DE PROFUNDIS »

AVEC UNE HÉLIOGRAVURE

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDE, XXVI

20.09
W 62

820.09 Wilde, Oscar
929 Wilde, Oscar



754377X



JUSTIFICATION DE TIRAGE

6,795



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

NOTICE

NOTICE

J'en prévien aussitôt le lecteur : ceci n'est ni une biographie d'Oscar Wilde, ni une étude sur ses œuvres, c'est la simple réunion de deux esquisses qui n'ont pas même le mérite de l'inédit, mais que le public, de plus en plus nombreux pour s'intéresser au grand poète irlandais, ne savait où trouver, l'une restant enfouie dans un volume de critiques diverses (1), l'autre n'étant pas encore sortie d'un numéro de l'*Ermitage* où je la publiai en août 1905.

Incapable de rien *récrire*, je les redonne toutes deux sans changer un mot à leur texte, bien que, sur un point tout au moins, mon opinion se soit profondément modifiée : Il me paraît aujourd'hui que dans mon premier essai j'ai parlé de l'œuvre d'Oscar Wilde, et en particulier de son théâtre, avec une injuste sévérité. Les Anglais aussi bien que les Français m'y invitaient, et Wilde lui-même montrait parfois pour ses comédies un

(1) *Prélextes* (Mercure de France).

amusant dédain auquel je m'étais laissé prendre. J'avoue que longtemps je crus donc qu'il ne fallait voir dans *un Mari Idéal* ou dans *une Femme sans importance*, que des amusements dramatiques « of no importance » eux aussi. Certes je n'en suis pas venu à considérer ces pièces comme des œuvres parfaites ; mais elles m'apparaissent, aujourd'hui que j'ai appris à les connaître mieux, comme des plus curieuses, des plus significatives et, quoi qu'on en ait dit, des plus neuves du théâtre contemporain. Si déjà la critique française s'est étonnée de l'intérêt qu'elle put prendre à la récente représentation de *Lady Windermere's fan*, que n'eût-elle pensé des deux autres pièces !

Enfin, à qui sait habilement écouter, *le Mari Idéal* et *la Femme sans importance* en racontent long sur leur auteur — ainsi du reste que chacune de ses œuvres. L'on peut presque dire que la valeur littéraire de celles-ci est en raison directe de leur importance confidentielle ; et j'admire encore de combien peu de surprise l'événement était capable, dans une vie si étrangement consciente et où le fortuit même semblait délibéré.

IN MEMORIAM

Il y a un an, à même époque (1), c'est à Biskra que j'appris par les journaux la lamentable fin d'Oscar Wilde. L'éloignement ne me permit pas, hélas ! de me joindre au maigre cortège qui suivit sa dépouille jusqu'au cimetière de Bagneux ; en vain me désolai-je que mon absence semblât diminuer encore le nombre si petit des amis demeurés fidèles ; — du moins les pages que voici, je voulus aussitôt les écrire ; mais durant un assez long temps, de nouveau, le nom de Wilde sembla devenir la propriété des journaux... A présent que toute indiscrete rumeur autour de ce nom si tristement fameux s'est calmée, que la foule enfin

(1) Ecrit en décembre 1901.

s'est lassée, après avoir loué, de s'étonner, puis de maudire, peut-être un ami pourra-t-il exprimer une tristesse qui dure, apporter, comme une couronne sur une tombe délaissée, ces pages d'affection, d'admiration et de respectueuse pitié.

Lorsque le scandaleux procès, qui passionna l'opinion anglaise, menaça de briser sa vie, quelques littérateurs et quelques artistes tentèrent une sorte de sauvetage au nom de la littérature et de l'art. On espéra qu'en louant l'écrivain on allait faire excuser l'homme. Hélas ! un malentendu s'établit ; car, il faut bien le reconnaître : Wilde n'est pas un grand écrivain. La bouée de plomb qu'on lui jeta ne fit donc qu'achever de le perdre ; ses œuvres, loin de le soutenir, semblèrent foncer avec lui. En vain quelques mains se tendirent. Le flot du monde se referma ; tout fut fini.

On ne pouvait alors songer à tout différemment le défendre. Au lieu de chercher à cacher l'homme derrière son œuvre, il fallait montrer l'homme d'abord admirable, comme je vais essayer de faire aujourd'hui — puis l'œuvre même en devenant illuminée. — « J'ai mis tout mon génie dans ma vie ; je n'ai mis que mon

talent dans mes œuvres », disait Wilde. — Grand écrivain non pas, mais grand *viveur*, si l'on permet au mot de prendre son plein sens. Pareil aux philosophes de la Grèce, Wilde n'écrivait pas mais causait et vivait sa sagesse, la confiant imprudemment à la mémoire fluide des hommes, et comme l'inscrivait sur de l'eau. Que ceux qui l'ont plus longtemps connu racontent sa biographie; un de ceux qui l'auront le plus avidement écouté rapporte simplement ici quelques souvenirs personnels.

I

Ceux qui n'ont approché Wilde que dans les derniers temps de sa vie, imaginent mal, d'après l'être affaibli, défait, que nous avait rendu la prison, l'être prodigieux qu'il fut d'abord. C'est en 91 que je le rencontrai pour la première fois. Wilde avait alors ce que Thackeray appelle « le principal don des grands hommes » : le succès. Son geste, son regard triomphaient. Son succès était si certain qu'il semblait qu'il précéderait Wilde et que lui n'eût qu'à s'avancer. Ses livres étonnaient, charmaient. Ses pièces allaient faire courir Londres. Il était riche; il était grand; il était beau; gorgé de bonheurs et d'honneurs. Certains le comparaient à un Bacchus asiatique; d'autres à quelque empereur romain; d'autres à Apollon lui-même — et le fait est qu'il rayonnait.

A Paris, sitôt qu'il y vint, son nom courut de bouche en bouche; on rapportait sur lui quelques

absurdes anecdotes : Wilde n'était encore que celui qui fumait des cigarettes à bout d'or et qui se promenait dans les rues une fleur de tournesol à la main. Car, habile à piper ceux qui font la mondaine gloire, Wilde avait su créer, par devant son vrai personnage, un amusant fantôme dont il jouait avec esprit.

J'entendis parler de lui chez Mallarmé : on le peignit brillant causeur, et je souhaitai le connaître, tout en n'espérant pas d'y arriver. Un hasard heureux, ou plutôt un ami, me servit, à qui j'avais dit mon désir. On invita Wilde à dîner. Ce fut au restaurant. Nous étions quatre, mais Wilde fut le seul qui parla.

Wilde ne causait pas : il contait. Durant presque tout le repas, il n'arrêta pas de conter. Il contait doucement, lentement ; sa voix même était merveilleuse. Il savait admirablement le français, mais feignait de chercher un peu les mots qu'il voulait faire attendre. Il n'avait presque pas d'accent, ou du moins que ce qu'il lui plaisait d'en garder, et qui pouvait donner aux mots un aspect parfois neuf et étrange. Il prononçait volontiers, pour scepticisme : *skepti-*
cisme... Les contes qu'il nous dit interminable-

ment ce soir-là étaient confus et pas de ses meilleurs; Wilde, incertain de nous, nous essayait. De sa sagesse ou bien de sa folie, il ne livrait jamais que ce qu'il croyait qu'en pourrait goûter l'auditeur; il servait à chacun, selon son appétit, sa pâture; ceux qui n'attendaient rien de lui n'avaient rien, ou qu'un peu de mousse légère; et comme il s'occupait d'abord d'amuser, beaucoup de ceux qui crurent le connaître n'auront connu de lui que l'amuseur.

Le repas fini, nous sortîmes. Mes deux amis marchant ensemble, Wilde me prit à part :

— « Vous écoutez avec les yeux, me dit-il assez brusquement; voilà pourquoi je vous raconterai cette histoire :

» Quand Narcisse fut mort les fleurs des champs se désolèrent et demandèrent à la rivière des gouttes d'eau pour le pleurer. — Oh! leur répondit la rivière, quand toutes mes gouttes d'eau seraient des larmes, je n'en aurais pas assez pour pleurer moi-même Narcisse : je l'aimais. — Oh! reprirent les fleurs des champs, comment n'aurais-tu pas aimé Narcisse? Il était beau. — Etait-il beau? dit la rivière. — Et qui mieux que

toi le saurait? Chaque jour penché sur ta rive, il mirait dans tes eaux sa beauté... »

Wilde s'arrêtait un instant...

— « Si je l'aimais, répondit la rivière, c'est que, lorsqu'il se penchait sur mes eaux, je voyais le reflet de mes eaux dans ses yeux. »

Puis Wilde, se rengorgeant avec un bizarre éclat de rire, ajoutait :

— « Cela s'appelle : *Le Disciple*. »

Nous étions arrivés devant sa porte et le quittâmes. Il m'invita à le revoir. Cette année et l'année suivante je le vis souvent et partout.

Devant les autres, je l'ai dit, Wilde montrait un masque de parade, fait pour étonner, amuser ou pour exaspérer parfois. Il n'écoutait jamais et prenait peu souci de la pensée dès que ce n'était plus la sienne. Dès qu'il ne brillait plus tout seul, il s'effaçait. On ne le retrouvait alors qu'en se retrouvant seul avec lui.

Mais, sitôt seuls, il commençait :

— « Qu'avez-vous fait depuis hier ? »

Et comme alors ma vie coulait sans heurts, le récit que j'en pouvais faire ne présentait nul intérêt. Je redisais docilement de menus faits,

observant, tandis que je parlais, le front de Wilde se rembrunir.

— « C'est vraiment là ce que vous avez fait ?

— Oui, répondais-je.

— Et ce que vous dites est vrai !

— Oui, bien vrai.

— Mais alors pourquoi le redire ? Vous voyez bien : cela n'est pas du tout intéressant. — Comprenez qu'il y a deux mondes : celui qui est sans qu'on en parle ; on l'appelle *le monde réel*, parce qu'il n'est nul besoin d'en parler pour le voir. Et l'autre, c'est le monde de l'art ; c'est celui dont il faut parler, parce qu'il n'existerait pas sans cela.

» Il y avait un jour un homme que dans son village on aimait parce qu'il racontait des histoires. Tous les matins il sortait du village, et quand le soir il y rentrait, tous les travailleurs du village, après avoir peiné tout le jour, s'assemblaient tout autour de lui et disaient : Allons ! raconte : Qu'est-ce que tu as vu aujourd'hui ? — Il racontait : J'ai vu dans la forêt un faune qui jouait de la flûte, et qui faisait danser une ronde de petits sylvains. — Raconte encore : qu'as-tu vu ? disaient les hommes. — Quand je suis arrivé sur le bord de la mer, j'ai vu trois

sirènes, au bord des vagues, et qui peignaient avec un peigne d'or leurs cheveux verts. — Et les hommes l'aimaient parce qu'il leur racontait des histoires.

» Un matin il quitta, comme tous les matins, son village — mais quand il arriva sur le bord de la mer, voici qu'il aperçut trois sirènes, trois sirènes au bord des vagues, et qui peignaient avec un peigne d'or leurs cheveux verts. Et comme il continuait sa promenade, il vit, arrivant près du bois, un faune qui jouait de la flûte à une ronde de sylvains... Ce soir-là, quand il rentra dans son village et qu'on lui demanda comme les autres soirs : Allons ! raconte : Qu'as-tu vu ? Il répondit : — Je n'ai rien vu. »

Wilde s'arrêtait un peu, laissait descendre en moi l'effet du conte puis reprenait :

— « Je n'aime pas vos lèvres ; elles sont droites comme celles de quelqu'un qui n'a jamais menti. Je veux vous apprendre à mentir, pour que vos lèvres deviennent belles et tordues comme celles d'un masque antique.

» Savez-vous ce qui fait l'œuvre d'art et ce qui fait l'œuvre de la nature ? Savez-vous ce qui fait leur différence ? Car enfin la fleur du narcisse est

aussi belle qu'une œuvre d'art — et ce qui les distingue ce ne peut être la beauté. Savez-vous ce qui les distingue? — L'œuvre d'art est toujours *unique*. La nature qui ne fait rien de durable, se répète toujours, afin que rien de ce qu'elle fait ne soit perdu. Il y a beaucoup de fleurs de narcisse; voilà pourquoi chacune peut ne vivre qu'un jour. Et chaque fois que la nature invente une forme nouvelle elle la répète aussitôt. Un monstre marin dans une mer sait qu'il est dans une autre mer un monstre marin, son semblable. Quand Dieu crée un Néron, un Borgia ou un Napoléon dans l'histoire, il en met un autre à côté; on ne le connaît pas, peu importe; l'important c'est qu'*un* réussisse; car Dieu invente l'homme, et l'homme invente l'œuvre d'art.

» Oui, je sais... un jour il se fit sur la terre un grand malaise, comme si enfin la nature allait créer quelque chose d'unique, quelque chose d'unique vraiment — et le Christ naquit sur la terre. Oui, je sais bien... mais écoutez :

» Quand Joseph d'Arimatee, au soir, descendit du mont du Calvaire où venait de mourir Jésus, il vit sur une pierre blanche un jeune homme assis, qui pleurait. Et Joseph s'appro-

cha de lui et lui dit : — Je comprends que ta douleur soit grande, car certainement cet homme-là était un juste. — Mais le jeune homme lui répondit : — Oh ! ce n'est pas pour cela que je pleure ! Je pleure parce que moi aussi j'ai fait des miracles ! Moi aussi j'ai rendu la vue aux aveugles, j'ai guéri des paralytiques et j'ai ressuscité des morts. Moi aussi j'ai séché le figuier stérile et j'ai changé de l'eau en vin... Et les hommes ne m'ont pas crucifié. »

Et qu'Oscar Wilde fût convaincu de sa mission représentative, c'est ce qui m'apparut plus d'un jour.

L'Évangile inquiétait et tourmentait le païen Wilde. Il ne lui pardonnait pas ses miracles. Le miracle païen, c'est l'œuvre d'art : le Christianisme empiétait. Tout irréalisme artistique robuste, exige un réalisme convaincu dans la vie.

Ses apologues les plus ingénieux, ses plus inquiétantes ironies étaient pour confronter les deux morales, je veux dire le naturalisme païen et l'idéalisme chrétien, et décontenancer celui-ci de tout sens.

— « Quand Jésus voulut rentrer dans Nazareth, racontait-il, Nazareth était si changée, qu'il ne reconnut plus sa ville. La Nazareth où il avait vécu, était pleine de lamentations et de larmes; cette ville était pleine d'éclats de rire et de chants. Et le Christ, entrant dans la ville, vit des esclaves chargés de fleurs, qui s'empressaient vers l'escalier de marbre d'une maison de marbre blanc. Le Christ entra dans la maison, et au fond d'une salle de jaspe, couché sur une couche de pourpre, il vit un homme dont les cheveux défaits étaient mêlés aux roses rouges et dont les lèvres étaient rouges de vin. Le Christ s'approcha de lui, lui toucha l'épaule et lui dit : — Pourquoi mènes-tu cette vie?—L'homme se retourna, le reconnut et répondit : — J'étais lépreux; tu m'as guéri. Pourquoi mènerais-je une autre vie?

» Le Christ sortit de cette maison. Et voici que dans la rue, il vit une femme dont le visage et les vêtements étaient peints, et dont les pieds étaient chaussés de perles; et derrière elle, marchait un homme dont l'habit était de deux couleurs et dont les yeux se chargeaient de désirs. Et le Christ s'approcha de l'homme, lui toucha l'épaule et lui dit : — Pourquoi donc suis-tu cette femme

et la regardes-tu ainsi? — L'homme se retournant le reconnut et répondit : — J'étais aveugle; tu m'as guéri. Que ferais-je d'autre de ma vue?

» Et le Christ s'approcha de la femme : — Cette route que tu suis, lui dit-il, est celle du péché; pourquoi la suivre? — La femme le reconnut et lui dit en riant : — La route que je suis est agréable et tu m'as pardonné tous mes péchés.

» Alors le Christ sentit son cœur plein de tristesse et voulut quitter cette ville. Mais comme il en sortait, il vit enfin, au bord des fossés de la ville, un jeune homme qui pleurait. Le Christ s'approcha de lui, et touchant les boucles de ses cheveux, il lui dit : — Mon ami, pourquoi pleures-tu?

» Le jeune homme leva les yeux, le reconnut et répondit : — J'étais mort et tu m'as ressuscité; que ferais-je d'autre de ma vie? »

— « Voulez-vous que je vous dise un secret? commençait Wilde, un autre jour — c'était chez Heredia; il m'avait pris à part au milieu du salon plein de monde — un secret... mais promettez-moi de ne le redire à personne... : Savez-vous pourquoi le Christ n'aimait pas sa mère? —

Cela était dit à l'oreille, à voix basse et comme honteusement. Il faisait une courte pause, saisissait mon bras, se reculait, puis éclatant de rire, brusquement :

— C'est parce qu'elle était vierge ! !... »

Qu'on me laisse encore citer ce conte, un des plus étranges où se puisse achopper l'esprit — et comprenne qui peut la contradiction que semble à peine inventer Wilde :

« ... Puis il se fit un grand silence dans la Chambre de la Justice de Dieu. — Et l'âme du pécheur s'avança toute nue devant Dieu.

Et Dieu ouvrit le livre de la vie du pécheur :

— Certainement ta vie a été très mauvaise : Tu as... (suivait une prodigieuse, merveilleuse énumération de péchés) (1). — Puisque tu as fait tout cela, certainement je vais t'envoyer en Enfer.

— Tu ne peux pas m'envoyer en Enfer.

— Et pourquoi est-ce que je ne puis pas t'envoyer en Enfer ?

(1) La rédaction qu'il fit plus tard de ce conte est, par extraordinaire, excellente — par conséquent aussi la traduction qu'en donna notre ami H. Davray, dans la *Revue Blanche*.

— Parce que j'y ai vécu toute ma vie.

Alors il se fit un grand silence dans la Chambre de la Justice de Dieu.

— Eh bien ! puisque je ne puis pas t'envoyer en Enfer, je m'en vais t'envoyer au Ciel.

— Tu ne peux pas m'envoyer au Ciel.

— Et pourquoi est-ce que je ne puis pas t'envoyer au Ciel ?

— Parce que je n'ai jamais pu l'imaginer.

Et il se fit un grand silence dans la Chambre de la Justice de Dieu (1). »

Un matin, Wilde me tendit à lire un article où un critique assez épais le félicitait de « savoir inventer de jolis contes pour habiller mieux sa pensée ».

— « Ils croient, commença Wilde, que toutes les pensées naissent nues... Ils ne comprennent pas que *je ne peux pas penser autrement qu'en contes*. Le sculpteur ne cherche pas à traduire en marbre sa pensée; *il pense en marbre*, directement.

(1) Depuis que Villiers de l'Isle-Adam l'a trahi, tout le monde sait, hélas ! le « grand secret de l'Eglise » : *Il n'y a pas de Purgatoire.*

« Il y avait un homme qui ne pouvait penser qu'en bronze. Et cet homme, un jour, eut une idée, l'idée de la joie, de la joie qui habite l'instant. Et il sentit qu'il lui fallait la dire. Mais dans le monde tout entier il ne restait plus un seul morceau de bronze; car les hommes avaient tout employé. Et cet homme sentit qu'il deviendrait fou, s'il ne disait pas son idée.

» Et il songeait à un morceau de bronze, sur la tombe de sa femme, à une statue qu'il avait faite pour orner la tombe de sa femme, de la seule femme qu'il eût aimée; c'était la statue de la tristesse, de la tristesse qui habite la vie. Et l'homme sentit qu'il devenait fou s'il ne disait pas son idée.

» Alors il prit cette statue de la tristesse, de la tristesse qui habite la vie; il la brisa; il la fondit, et il en fit la statue de la joie, de la joie qui n'habite que dans l'instant. »

Wilde croyait à quelque fatalité de l'artiste, et que l'idée est plus forte que l'homme.

— « Il y a, disait-il, deux espèces d'artistes : les uns apportent des réponses, et les autres, des questions. Il faut savoir si l'on est de ceux qui

répondent ou bien de ceux qui interrogent; car celui qui interroge n'est jamais celui qui répond. Il y a des œuvres qui attendent, et qu'on ne comprend pas pendant longtemps; c'est qu'elles apportaient des réponses à des questions qu'on n'avait pas encore posées; car la question arrive souvent terriblement longtemps après la réponse. »

Et il disait encore :

— « L'âme naît vieille dans le corps; c'est pour la rajeunir que celui-ci vieillit. Platon, c'est la jeunesse de Socrate... »

Puis je restai trois ans sans le revoir.

II

Ici commencent les souvenirs tragiques.

Une persistante rumeur, grandissant avec celle de ses succès (à Londres on le jouait tout à la fois sur trois théâtres), prêtait à Wilde d'étranges mœurs, dont certains voulaient bien encore ne s'indigner qu'avec sourire, et d'autres ne s'indigner point; on prétendait d'ailleurs que, ces mœurs, il les cachait peu, souvent les affichait au contraire, certains disaient : avec courage; d'autres : avec cynisme; d'autres : avec affectation. J'écoutais, plein d'étonnement, cette rumeur. Rien, depuis que je fréquentais Wilde, ne m'avait jamais pu rien faire soupçonner. — Mais déjà, par prudence, nombre d'anciens amis le désertaient. On ne le reniait pas nettement encore, mais on ne tenait plus à l'avoir rencontré.

Un extraordinaire hasard croisa de nouveau nos deux routes. C'est en janvier 1895. Je

voyageais; une humeur chagrine m'y poussait, et plus en quête de solitude que de la nouveauté des lieux. Le temps était affreux; j'avais fui d'Alger vers Blidah; j'allais laisser Blidah pour Biskra. Au moment de quitter l'hôtel, par curiosité désœuvrée, je regardai le tableau noir où les noms des voyageurs sont inscrits. Qu'y vis-je? — A côté de mon nom, le touchant, celui de Wilde... J'ai dit que j'avais soif de solitude : je pris l'éponge et j'effaçai mon nom.

Avant d'avoir atteint la gare, je n'étais plus bien sûr qu'un peu de lâcheté ne se fût pas caché dans cet acte; aussitôt, revenant sur mes pas, je fis remonter ma valise, et récrivis mon nom sur le tableau.

Depuis trois ans que je ne l'avais vu (car je ne puis compter pour un revoir, l'an d'avant, une courte rencontre à Florence), Wilde avait certainement changé. On sentait dans son regard moins de mollesse, quelque chose de rauque en son rire et de forcené dans sa joie. Il semblait à la fois plus sûr de plaire et moins ambitieux d'y réussir; il était enhardi, affermi, grandi. Chose étrange, il ne parlait plus par apologues; durant les quelques jours que je m'attardai

près de lui, je ne pus arracher de lui le moindre conte.

Je m'étonnai d'abord de le trouver en Algérie.

— « Oh ! me dit-il, c'est que maintenant je fais l'œuvre d'art. Je ne veux plus adorer que le soleil... Avez-vous remarqué que le soleil déteste la pensée; il la fait reculer toujours, et se réfugier dans l'ombre. Elle habitait d'abord l'Egypte; le soleil a conquis l'Egypte. Elle a vécu longtemps en Grèce, le soleil a conquis la Grèce; puis l'Italie et puis la France. A présent toute la pensée se trouve repoussée jusqu'en Norvège et en Russie, là où ne vient jamais le soleil. Le soleil est jaloux de l'œuvre d'art. »

Adorer le soleil, ah ! c'était adorer la vie. L'adoration lyrique de Wilde devenait farouche et terrible. Une fatalité le menait; il ne pouvait pas et ne voulait pas s'y soustraire. Il semblait mettre tout son soin, sa vertu, à s'exagérer son destin et à s'exaspérer lui-même. Il allait au plaisir comme on marche au devoir. — « Mon devoir à moi, disait-il, c'est de terriblement m'amuser. » — Nietzsche m'étonna moins, plus tard, parce que j'avais entendu Wilde dire :

— « Pas le bonheur ! Surtout pas le bonheur.

Le plaisir ! Il faut vouloir toujours le plus tragique... »

Il marchait dans les rues d'Alger précédé, escorté, suivi d'une extraordinaire bande de maraudeurs ; il conversait avec chacun ; il les regardait tous avec joie et leur jetait son argent au hasard.

— « J'espère, me disait-il, avoir bien démoralisé cette ville. »

Je songeais au mot de Flaubert qui, lorsqu'on lui demandait quelle sorte de gloire il ambitionnait le plus, répondait :

— « Celle de démoralisateur. »

Je restais devant tout cela plein d'étonnement, d'admiration et de crainte. Je savais sa situation ébranlée, les hostilités, les attaques et quelle sombre inquiétude il cachait sous sa joie hardie (1). Il parlait de rentrer à Londres ; le mar-

(1) Un de ces derniers soirs d'Alger, Wilde semblait s'être promis de ne rien dire de sérieux. Enfin je m'irritai quelque peu de ses trop spirituels paradoxes :

— « Vous avez mieux à dire que des plaisanteries, commençai-je ; vous me parlez ce soir comme si j'étais le public. Vous devriez plutôt parler au public comme vous savez parler à vos amis. Pourquoi vos pièces ne sont-elles pas meilleures ? Le meilleur de vous, vous le parlez ; pourquoi ne l'écrivez-vous pas ? »

— « Oh ! mais, s'écria-t-il aussitôt, — mes pièces ne sont pas du tout bonnes ; et je n'y tiens pas du tout... Mais si vous saviez

quis de Q... l'insultait, l'appelait, l'accusait de fuir.

— « Mais si vous retournez là-bas, qu'advientra-t-il? lui demandai-je. Savez-vous ce que vous risquez? »

— Il ne faut jamais le savoir... Ils sont extraor-

comme elles amusent!... Presque chacune est le résultat d'un pari. *Dorian Grey* aussi; je l'ai écrit en quelques jours, parce qu'un de mes amis prétendait que je ne pourrais jamais écrire un roman. Cela m'ennuie tellement, d'écrire! » — Puis se penchant brusquement vers moi: « Voulez-vous savoir le grand drame de ma vie? — C'est que j'ai mis mon génie dans ma vie; je n'ai mis que mon talent dans mes œuvres. »

Il n'était que trop vrai. Le meilleur de son écriture n'est qu'un pâle reflet de sa brillante conversation. Ceux qui l'ont entendu parler trouvent décevant de le lire. *Dorian Grey*, tout d'abord, était une admirable histoire, combien supérieure à la *Peau de Chagrin!* combien plus *significative!* Hélas! écrit, quel chef-d'œuvre manqué! — Dans ses contes les plus charmants trop de littérature se mêle; si gracieux qu'ils soient on y sent trop l'apprêt; la préciosité, l'euphuisme y cachent la beauté de la première invention; on y sent, on ne peut cesser d'y sentir les trois moments de leur genèse; l'idée première en est fort belle, simple, profonde et de retentissement certain; une sorte de nécessité latente en retient fixement les parties; mais dès ici le don s'arrête; le développement des parties se fait de manière factice; elles ne s'organisent pas bien; et quand, après, Wilde travaille ses phrases, s'occupe de mettre en valeur, c'est par une prodigieuse surcharge de concettis, de menues inventions plaisantes et bizarres où l'émotion s'arrête de sorte que le chatoiement de la surface fait perdre de vue et d'esprit la profonde émotion centrale.

dinaires, mes amis; ils me conseillent la prudence. La prudence! Mais est-ce que je peux en avoir? Ce serait revenir en arrière. Il faut que j'aille aussi loin que possible... Je ne peux pas aller plus loin... Il faut qu'il arrive quelque chose... quelque chose d'autre... »

Wilde s'embarqua le lendemain.

Le reste de l'histoire, on le sait. Ce « quelque chose d'autre » ce fut le *hard labour* (1).

(1) Je n'ai rien inventé, rien arrangé, dans les derniers propos que je cite. Les paroles de Wilde sont présentes à mon esprit, et j'allais dire à mon oreille. Je ne prétends pas que Wilde vit nettement se dresser devant lui la prison; mais j'affirme que le grand coup de théâtre qui surprit et bouleversa Londres, transformant brusquement Oscar Wilde d'accusateur en accusé, ne lui causa pas, à proprement parler, de surprise. Les journaux, qui ne voulaient plus voir en lui qu'un pitre, ont dénaturé de leur mieux l'attitude de sa défense, jusqu'à lui enlever tout sens. Peut-être, quelque jour lointain siéra-t-il de relever de son abominable fange cet épouvantable procès.

III

Dès qu'il fut sorti de prison, Oscar Wilde revint en France. A Berneval, discret petit village aux environs de Dieppe, un nommé Sébastien Melmoth s'établit : c'était lui. De ses amis français, comme j'avais été le dernier à le voir, à le revoir je voulus être le premier. Dès que je pus connaître son adresse, j'accourus.

J'arrivai vers le milieu du jour. J'arrivais sans m'être annoncé. Melmoth, que la bonne cordialité de Thaulow appelait assez souvent à Dieppe, ne devait rentrer que le soir. Il ne rentra qu'au milieu de la nuit.

C'était presque encore l'hiver. Il faisait froid; il faisait laid. Tout le jour je rôdai sur la plage déserte, découragé et plein d'ennui. Comment Wilde avait-il pu choisir Berneval pour y vivre? C'était lugubre.

La nuit vint. Je rentrai retenir une chambre à

l'hôtel, celui même où vivait Melmoth, et d'ailleurs le seul de l'endroit. L'hôtel, propre, agréablement situé, n'hébergeait que quelques êtres de second plan, d'inoffensifs comparses auprès de qui je dus dîner. Triste société pour Melmoth !

Heureusement j'avais un livre. Lugubre soir ! onze heures... J'allais renoncer à attendre, quand j'entends le roulement d'une voiture... M. Melmoth est arrivé.

M. Melmoth est tout transi. Il a perdu en route son pardessus. Une plume de paon que, la veille, lui apporta son domestique (affreux présage) lui avait bien annoncé un malheur ; il est heureux que ce ne soit que cela. Mais il grelotte et tout l'hôtel s'agite pour lui faire chauffer un grog. A peine s'il m'a dit bonjour. Devant les autres tout au moins, il ne veut pas paraître ému. Et mon émotion presque aussitôt retombe à trouver Sébastien Melmoth si simplement pareil à l'Oscar Wilde qu'il était : non plus le lyrique forcené d'Algérie, mais le doux Wilde d'avant la crise ; et je me trouvais reporté non pas de deux ans, mais de quatre ou cinq ans en arrière ; même regard rompu, même rire amusé, même voix...

Il occupe deux chambres, les deux meilleures

de l'hôtel, et se les est fait aménager avec goût. Beaucoup de livres sur sa table, et parmi lesquels il me montre mes *Nourritures Terrestres* qui avaient paru depuis peu. Une jolie Vierge gothique, sur un grand piédestal, dans l'ombre...

A présent nous sommes assis près de la lampe et Wilde boit son grog à petits coups. Je remarque, à présent qu'il est mieux éclairé, que la peau du visage est devenue rouge et communé; celle des mains encore plus, qui pourtant ont repris les mêmes bagues; une, à laquelle il tient beaucoup, porte en chaton mobile un scarabée d'Egypte en lapis-lazuli. Ses dents sont atrocement abîmées.

Nous causons. Je lui reparle de notre dernière rencontre à Alger. Je lui demande s'il se souvient qu'alors je lui prédisais presque la catastrophe.

— « N'est-ce pas, dis-je, que vous saviez à peu près ce qui vous attendait en Angleterre; vous aviez prévu le danger et vous y êtes précipité?...

(Ici je ne crois pas pouvoir mieux faire que recopier les feuilles où je transcrivis peu après tout ce que je pus me rappeler de ses paroles.)

— « Oh ! naturellement ! naturellement, je savais qu'il y aurait une catastrophe — celle-là, ou une autre, je l'attendais. Il fallait que cela finisse ainsi. Songez donc : Aller plus loin, ce n'était pas possible ; et cela ne pouvait plus durer. C'est pourquoi vous comprenez qu'il faut que cela soit fini. La prison m'a complètement changé. Je comptais sur elle pour cela. — B... est terrible ; il ne peut pas comprendre cela ; il ne peut pas comprendre que je ne reprenne pas la même existence ; il accuse les autres de m'avoir changé... Mais il ne faut jamais reprendre la même existence... Ma vie est comme une œuvre d'art ; un artiste ne recommence jamais deux fois la même chose... ou bien c'est qu'il n'avait pas réussi. Ma vie d'avant la prison a été aussi réussie que possible. Maintenant c'est une chose achevée. »

Il allume une cigarette.

— « Le public est tellement terrible qu'il ne connaît jamais un homme que par la dernière chose qu'il a faite. Si je revenais à Paris maintenant, on ne voudrait voir en moi que le... condamné. Je ne veux pas reparaître avant d'avoir écrit un drame, Il faut jusque-là qu'on me laisse

tranquille. » — Et il ajoute brusquement : —
« N'est-ce pas que j'ai bien fait de venir ici? Mes amis voulaient que j'aie dans le Midi pour me reposer; parce que, au commencement, j'étais très fatigué. Mais je leur ai demandé de chercher pour moi, dans le Nord de la France, une très petite plage, où je ne voie personne, où il fasse bien froid, où il n'y ait presque jamais de soleil... Oh! n'est-ce pas que j'ai bien fait de venir habiter Berneval? (Dehors il faisait un temps épouvantable.)

» Ici tout le monde est très bon pour moi. Le curé surtout. J'aime tellement la petite église! Croiriez-vous qu'elle s'appelle Notre-Dame de Liesse! Aoh! n'est-ce pas que c'est charmant? — Et maintenant je sais que je ne vais plus jamais pouvoir quitter Berneval, parce que le curé m'a offert ce matin une stalle perpétuelle dans le chœur!

» Et les douaniers! Ils s'ennuyaient tellement ici! alors je leur ai demandé s'ils n'avaient rien à lire; et maintenant je leur apporte tous les romans de Dumas père... N'est-ce pas qu'il faut que je reste ici?

» Et les enfants! aoh! ils m'adorent! Le jour

du jubilé de la reine, j'ai donné une grande fête, un grand dîner, où j'avais quarante enfants de l'école — tous ! tous ! avec le maître ! pour fêter la reine ! N'est-ce pas que c'est absolument charmant ?... Vous savez que j'aime beaucoup la reine. J'ai toujours son portrait avec moi. » — Et il me montre, épinglé au mur, le portrait de Nicholson.

Je me lève pour le regarder ; une petite bibliothèque est auprès ; je regarde un instant les livres. Je voudrais amener Wilde à me parler plus gravement. Je me rassieds, et avec un peu de crainte je lui demande s'il a lu les *Souvenirs de la Maison des Morts*. Il ne répond pas directement mais commence :

— « Les écrivains de la Russie sont extraordinaires. Ce qui rend leurs livres si grands, c'est la pitié qu'ils y ont mise. N'est-ce pas, d'abord j'aimais beaucoup *Madame Bovary* ; mais Flaubert n'a pas voulu de pitié dans son œuvre, et c'est pourquoi elle a l'air petite et fermée ; la pitié, c'est le côté par où est ouverte une œuvre, par où elle paraît infinie... Savez-vous, dear, que c'est la pitié qui m'a empêché de me tuer ? Oh ! pendant les six premiers mois j'ai été terrible-

ment malheureux; si malheureux que je voulais me tuer; mais ce qui m'a retenu de le faire ç'a été de regarder *les autres*, de voir qu'ils étaient aussi malheureux que moi, et d'avoir pitié. O dear! c'est une chose admirable que la pitié; et je ne la connaissais pas! (Il parlait à voix presque basse, sans exaltation aucune.) — Est-ce que vous avez bien compris combien la pitié est une chose admirable? Pour moi je remercie Dieu chaque soir — oui, à genoux, je remercie Dieu de me l'avoir fait connaître. Car je suis entré dans la prison avec un cœur de pierre et ne songeant qu'à mon plaisir, mais maintenant mon cœur s'est complètement brisé; la pitié est entrée dans mon cœur; j'ai compris maintenant que la pitié est la plus grande, la plus belle chose qu'il y ait au monde... Et voilà pourquoi je ne peux pas en vouloir à ceux qui m'ont condamné, ni à personne, parce que, sans eux, je n'aurais pas connu tout cela. — B... m'écrit des lettres terribles; il me dit qu'il ne me comprend pas; qu'il ne comprend pas que je n'en veuille pas à tout le monde; que tout le monde a été odieux pour moi;... Non, il ne me comprend pas; il ne peut plus me comprendre. Mais je le lui répète dans chaque

lettre : nous ne pouvons pas suivre la même route ; il a la sienne ; elle est très belle ; j'ai la mienne. La sienne, c'est celle d'Alcibiade ; la mienne est maintenant celle de saint François d'Assise... Connaissez-vous saint François d'Assise ? aoh ! admirable ! admirable ! Voulez-vous me faire un grand plaisir ? Envoyez-moi la meilleure vie de saint François que vous connaissiez... »

Je le lui promets, il reprend :

— « Oui — ensuite nous avons eu un directeur de prison charmant, aoh ! tout à fait charmant ! mais les six premiers mois j'ai été terriblement malheureux. Il y avait un gouverneur de prison très méchant, un juif, qui était très cruel, parce qu'il manquait complètement d'imagination. » Cette dernière phrase, dite très vite, était irrésistiblement comique ; et comme j'éclate de rire, il rit aussi, la répète, puis continue :

— « Il ne savait quoi imaginer pour nous faire souffrir... Vous allez voir comme il manquait d'imagination... Il faut que vous sachiez que, dans la prison, on ne vous laisse sortir qu'une heure par jour ; alors on marche dans une cour, en rond, les uns derrière les autres, et il est absolument défendu de se parler. Des gardes vous

surveillent et il y a de terribles punitions pour celui qu'on surprend. — Ceux qui sont pour la première fois en prison se reconnaissent à ce qu'ils ne savent pas parler sans remuer les lèvres... Il y avait déjà six semaines que j'étais enfermé, et que je n'avais dit un mot à personne — à personne. Un soir, nous marchions comme cela les uns derrière les autres pendant l'heure de la promenade, et tout d'un coup, derrière moi, j'entends prononcer mon nom : c'était le prisonnier qui était derrière moi, qui disait : « Oscar Wilde, je vous plains, parce que vous devez souffrir plus que nous. » Alors j'ai fait un énorme effort pour ne pas être remarqué (je croyais que j'allais m'évanouir) et j'ai dit sans me retourner : « Non, mon ami, nous souffrons tous également. » — Et ce jour-là je n'ai plus du tout eu envie de me tuer.

« Nous avons parlé comme cela plusieurs jours. J'ai su son nom, et ce qu'il faisait. Il s'appelait P... ; c'était un excellent garçon ; aoh ! excellent !... Mais je ne savais pas encore parler sans remuer les lèvres, et un soir : « C. 33 ! (C. 33 c'était moi) — C. 33 et C. 48, sortez des rangs ! » Alors nous sortons des rangs et le gardien dit : « Vous allez comparaître devant Monsieur le

« Dirrecteur ! » — Et comme la pitié était déjà entrée dans mon cœur, je ne m'effrayais absolument que pour lui; j'étais, au contraire, heureux de souffrir à cause de lui. — Mais le directeur était tout à fait terrible. Il a fait passer P... le premier; il voulait nous interroger séparément — parce qu'il faut vous dire que la peine n'est pas la même pour celui qui a commencé à parler et pour celui qui a répondu; la peine de celui qui a parlé le premier est le double de celle de l'autre; d'ordinaire, le premier a quinze jours de cachot, le second seulement huit; alors le directeur voulait savoir qui de nous deux avait parlé le premier. Et, naturellement, P..., qui était un excellent garçon, a dit que c'était lui. Et quand, après, le directeur m'a fait venir pour m'interroger, naturellement j'ai dit que c'était moi. Alors le directeur est devenu très rouge, parce qu'il ne comprenait plus. — « Mais P... dit aussi que c'est lui qui a commencé ! Je ne peux pas comprendre... »

» Pensez-vous, dear !! Il ne pouvait pas comprendre ! Il était très embarrassé; il disait : « Mais je lui ai donné quinze jours à lui... » et puis il a ajouté : « Enfin, si c'est comme ça, je m'en vais

vous donner quinze jours à tous les deux. » N'est-ce pas que c'est extraordinaire ! Cet homme-là n'avait aucune espèce d'imagination. »

— Wilde s'amuse énormément de ce qu'il dit ; il rit ; il est heureux de raconter :

— « Et naturellement, après les quinze jours, nous avons beaucoup plus envie qu'avant, de nous parler. Vous ne savez pas combien cela pouvait paraître doux, de sentir que l'on souffrait l'un pour l'autre. — Peu à peu, comme on n'occupait pas tous les jours le même rang, peu à peu j'ai pu parler à chacun des autres ; à tous ! à tous !... j'ai su le nom de chacun d'eux, l'histoire de chacun, et quand il devait sortir de prison... Et à chacun d'eux je disais : En sortant de prison, la première chose que vous ferez, ce sera d'aller à la poste ; il y aura une lettre pour vous avec de l'argent. — De sorte que, comme cela, je continue à les connaître, parce que je les aime beaucoup. Et il y en a de tout à fait délicieux. Croiriez-vous qu'il y en a déjà trois qui sont venus me voir ici ! N'est-ce pas que c'est tout à fait admirable?... »

» Celui qui a remplacé le méchant directeur était un très charmant homme, aoh ! remar-

quable ! tout à fait aimable avec moi... Et vous ne pouvez pas imaginer quel bien m'a fait, dans la prison, la *Salomé* que l'on a jouée à Paris, précisément à cette époque. Ici, on avait complètement oublié que j'étais un littérateur ! Quand on a vu ici que ma pièce avait du succès à Paris, on s'est dit : Tiens ! mais, c'est étrange ! il a donc du talent. Et à partir de ce moment on m'a laissé lire tous les livres que je désirais.

» J'ai pensé d'abord que ce qui me plairait le plus ce serait la littérature grecque. J'ai demandé Sophocle ; mais je n'ai pu y prendre goût. Alors j'ai pensé aux Pères de l'Eglise ; mais eux non plus ne m'intéressaient pas. Et tout d'un coup, j'ai pensé à Dante... oh ! Dante ! J'ai lu le Dante tous les jours ; en italien ; je l'ai lu tout entier ; mais ni le *Purgatoire*, ni le *Paradis* ne me semblaient écrits pour moi. C'est son *Inferno* surtout que j'ai lu ; comment ne l'aurais-je pas aimé ? L'Enfer, nous y étions. L'Enfer, c'était la prison... »

— Ce même soir il me raconte son projet de drame sur Pharaon et un ingénieux conte sur Judas,

Le lendemain il me mène dans une charmante petite maison, à deux cents mètres de l'hôtel, qu'il a louée et commence à faire meubler. C'est là qu'il veut écrire ses drames; son *Pharaon* d'abord, puis un *Achab et Jésabel* (Il prononce: *Isabelle*) qu'il raconte merveilleusement.

La voiture qui m'emmène est attelée. Wilde y monte avec moi, pour m'accompagner un instant. Il me reparle de mon livre, le loue, mais avec je ne sais quelle réticence. Enfin la voiture s'arrête. Il me dit adieu, va descendre, mais, tout à coup : — « Ecoutez, dear, il faut maintenant que vous me fassiez une promesse. Les *Nourritures terrestres*, c'est bien... c'est très bien... Mais dear, promettez-moi : maintenant n'écrivez plus jamais JE. »

Et comme je paraissais ne pas suffisamment comprendre, il reprenait : — « En art, voyez-vous, il n'y a pas de *première* personne. »

IV

De retour à Paris, j'allai donner de ses nouvelles à B...

B... me dit :

— « Mais tout cela est complètement ridicule. Il est tout à fait incapable de supporter l'ennui. Je le sais très bien : il m'écrit tous les jours ; et moi aussi je suis d'avis qu'il faut d'abord qu'il termine sa pièce ; mais, après, il me reviendra ; il n'a jamais rien fait de bon dans la solitude ; il a besoin d'être tout le temps distrait. C'est près de moi qu'il a écrit tout ce qu'il a écrit de meilleur.

— Voyez d'ailleurs sa dernière lettre... » B... me la montre et me la lit. — Elle supplie B... de le laisser finir tranquillement son *Pharaon*, mais dit en effet que, sitôt cette pièce écrite, il reviendra, le retrouvera — et termine par cette phrase glorieuse : « ...et alors je serai de nouveau *le Roi de la Vie* » (the King of Life).

V

Et peu de temps après, Wilde revint à Paris (1). Sa pièce n'était pas écrite; elle ne le sera jamais. La société sait bien s'y prendre quand elle veut supprimer un homme, et connaît des moyens plus subtils que la mort... Wilde avait trop souffert depuis deux ans et d'une façon trop passive. Sa volonté avait été brisée. Les premiers mois, il put se faire illusion encore, mais bientôt il s'abandonna. Ce fut comme une abdication. Rien ne resta dans sa vie effondrée qu'un douloureux relent de ce qu'il avait été naguère; un besoin par instants de prouver qu'il pensait encore; de l'esprit, mais cherché, contraint, fripé. Je ne le revis plus que deux fois.

(1) Les représentants de sa famille assuraient à Wilde une fort belle situation s'il consentait à prendre certains engagements, entre autres celui de ne jamais revoir B... Il ne put ou ne voulut les prendre.

Un soir, sur les boulevards, où je me promenais avec G..., je m'entendis appeler par mon nom. Je me retournai : c'était Wilde. Ah ! combien il était changé !.. « Si je reparais avant d'avoir écrit mon drame, le monde ne voudra voir en moi que le forçat », m'avait-il dit. Il était reparu sans drame et, comme devant lui quelques portes s'étaient fermées, il ne cherchait plus à rentrer nulle part ; il rôdait. Des amis, à plusieurs reprises, avaient tenté de le sauver ; on s'ingéniait, on l'emmenait en Italie... Wilde échappait bientôt ; retombait. Parmi ceux demeurés le plus longtemps fidèles, quelques-uns m'avaient tant redit que « Wilde n'était plus visible »... je fus un peu gêné, je l'avoue, de le revoir et dans un lieu où pouvait passer tant de monde. — Wilde était attablé sur la terrasse d'un café. Il commanda pour G... et pour moi deux cocktails... J'allais m'asseoir en face de lui, c'est-à-dire de manière à tourner le dos aux passants, mais Wilde, s'affectant de ce geste, qu'il crut causé par une absurde honte (il ne se trompait, hélas ! pas tout à fait) :

— « Oh ! mettez-vous donc là, près de moi, dit-il, en m'indiquant, à côté de lui, une chaise ; je suis tellement seul à présent ! »

Wilde était encore bien mis; mais son chapeau n'était plus si brillant; son faux-col avait même forme, mais il n'était plus aussi propre; les manches de sa redingote étaient légèrement frangées.

— « Quand, jadis, je rencontrais Verlaine, je ne rougissais pas de lui, reprit-il, avec un essai de fierté. J'étais riche, joyeux, couvert de gloire, mais je sentais que d'être vu près de lui m'honorait, même quand Verlaine était ivre... » Puis craignant d'ennuyer G..., je pense, il changea brusquement de ton, essaya d'avoir de l'esprit, de plaisanter, devint lugubre. Mon souvenir ici reste abominablement douloureux. Enfin, mon ami et moi nous nous levâmes. Wilde tint à payer les consommations. J'allais lui dire adieu quand il me prit à part et, confusément, à voix basse :

— « Ecoutez, me dit-il, il faut que vous sachiez... : je suis absolument sans ressources... »

Quelques jours après, pour la dernière fois, je le revis. Je ne veux citer de notre conversation qu'un mot. Il m'avait dit sa gêne, l'impossibilité de continuer, de commencer même un travail.

Tristement je lui rappelais la promesse qu'il s'était faite de ne reparaître à Paris qu'avec une pièce achevée :

— « Ah ! pourquoi, commençais-je, avoir si tôt quitté Berneval, quand vous deviez y rester si longtemps ? Je ne puis pas dire que je vous en veuille, mais... »

Il m'interrompit, mit sa main sur la mienne, me regarda de son plus douloureux regard :

— « Il ne faut pas en vouloir, me dit-il, à quelqu'un qui a été frappé. »

754377

Cette dernière entrevue est de 1898; je partis peu après en voyage et ne revis point Oscar Wilde qui ne mourut que deux ans après. Robert Ross, son fidèle ami, vient de livrer au public quelques documents de grand intérêt qui éclairent les derniers jours du poète. Il nous y apparaît moins seul, moins délaissé que ne le laissait supposer mon récit. Le dévouement de Reginald Turner en particulier, qui le veilla ces derniers jours, ne se ralentit pas un instant.

A la suite de cette publication, certains journaux allemands ou anglais me reprochèrent d'avoir cherché à styliser mes derniers souvenirs, de m'être plu à forcer l'antithèse entre le triomphant « Roi de la Vie » des jours glorieux et le pitoyable Sébastien Melmoth des jours sombres.

Tout ce que j'ai raconté est simplement et strictement exact. La vérité historique, pour autant qu'on la peut atteindre, m'a toujours paru infiniment plus pathétique et de signification plus riche que le parti romantique qu'on en pourrait tirer. Les précieux

renseignements de M. Ross complètent les miens et y font suite, et du reste ce n'est pas lui qui jamais chercha à opposer les uns aux autres. Les siens sont de 1900 et les miens de 1898, époque à laquelle Wilde, peu ou mal entouré, s'abandonnait.

Au demeurant voici la lettre que j'écrivais, il y a déjà quelques années, à M. X... qui, de même, avait pensé trouver quelque contradiction entre mon récit et la reconnaissance de cette fidélité généreuse dont certains amis ne se sont jamais départis :

« ... Pour ce qui est de la question pécuniaire, l'explication de Lord Alfred Douglas reste la seule plausible — je crois en effet que Wilde, à sa sortie de prison, aurait eu de quoi vivre passablement, s'il n'eût été « incurably extravagant and reckless ». Mais il n'en est pas moins vrai que, les dernières fois que j'ai vu Wilde, il semblait profondément misérable, triste, impuissant et désespéré — tel enfin que le peint, par exemple, cette lettre qu'il m'écrivait peu de temps avant son départ pour Cannes (hiver de 97-98), et que je ne vous cite, si belle qu'elle soit, que pour vous aider à remettre les choses au point :

« ...Cependant au présent moment je suis très triste — je n'ai rien reçu de mon éditeur à Londres, qui me doit de l'argent : et je suis tout à fait dans la misère...

» Vous voyez comme la tragédie de ma vie est devenue ignoble — la souffrance est possible — est, peut-être, néces-

saire; mais la pauvreté, la misère — voilà ce qui est terrible. Cela salit l'âme de l'homme... »

Au demeurant je serais désolé que quelque parole de mon article ait pu déplaire en quoi que ce soit à Lord Alfred qui s'est conduit dans toute cette affaire avec la plus grande noblesse comme je l'écrirai quelque jour, et pour lequel j'ai gardé une vive affection. Veuillez le lui dire si vous le revoyez... »

LE « DE PROFUNDIS » D'OSCAR WILDE

Que la religion et la morale fassent de telles recommandations, rien de mieux ; mais nous sommes choqués de les voir figurer dans un code... J'en dirai autant des mesures sévères prises pour assurer la règle des mœurs. Les plus graves abus ont moins d'inconvénients qu'un système d'inquisition qui abaisse les caractères.

RENAN.

A quelques mois de distance, deux livres de Wilde viennent de paraître dans notre langue : les *Intentions* (1) et le *De Profundis* (2); le premier date de la plus brillante époque de ses succès; le second, daté de prison, lui fait face, en semble l'antithèse ou la palinodie. J'eusse voulu, dans cet article, ne séparer point ces deux livres, découvrir l'un dans l'autre, le souvenir du premier dans le second, et, surtout, les promesses du second dans le premier. Mais Michel Arnauld,

(1) *Oscar Wilde, Intentions*, trad. J.-Joseph Renaud, 1 vol. in-18, (P.-V. Stock). Depuis a paru une traduction bien meilleure de M. Charles Grolleau, avec préface de Hugues Rebell (Carrington).

(2) *Oscar Wilde, De Profundis*, précédé de lettres écrites de la prison, et suivi de la *Ballade de la Geôle de Reading*, trad. Henry-D. Davray, 1 vol. in-18 (Mercure de France).

ici-même (1), a trop excellemment parlé d'*Intentions* pour que j'aie à y revenir; je renvoie le lecteur à la louange qu'il fit de ce livre si remarquable, et me tourne vers le *De Profundis*.

A peine peut-on considérer le *De Profundis* comme un livre; c'est, coupé d'assez vaines et spécieuses théories, le sanglot d'un blessé qui se débat. Je n'ai pu l'écouter sans larmes; je voudrais pourtant en parler sans un tremblement dans ma voix.

« *La vie nous trompe avec des ombres — écrivait Wilde six ans avant son procès; — nous lui demandons le plaisir; elle nous le donne et, avec, de l'amertume et du désappointement.* » Et plus loin : « *La vie? La vie! N'allons pas à elle pour réussir ou essayer. Elle est rétrécie par les circonstances, d'une éloquence incohérente, et sans adéquation de la forme à l'esprit. Elle vend tout trop cher, et nous achetons les plus mesquins de ses secrets à un prix monstrueux et infini.* »

Quel est au moins ce secret si mesquin que Wilde, averti qu'il était pourtant, dut acheter

(1) *Ermitage* du 15 avril 1905.

un prix si monstrueux? — De page en page, dans son *De Profundis*, il le répète : « *Ce quelque chose, caché au plus profond de moi, comme un trésor dans un champ, c'est l'humilité.* » Ce n'était peut-être pas là ce que l'*Essayiste* cherchait; mais qu'y faire? Il faut bien à présent qu'il s'y tienne, puisqu'aussi bien il n'a plus que cela. « *Il ne me reste plus à présent qu'une chose : l'humilité absolue.* » Et si d'abord il appelle son état *une horrible disgrâce*, peu après, se ressaisissant, ou feignant de se ressaisir, il écrit : « *C'est la dernière chose qui me reste, et la meilleure ; c'est l'ultime découverte à laquelle je sois parvenu, le point de départ d'un développement nouveau...* » Lorsque, chez un artiste, pour des raisons extérieures ou intimes, tarit le jaillissement créateur, l'artiste s'assied, renonce, se fait de sa fatigue une sagesse et appelle cela : avoir trouvé la Vérité. Pour Tolstoï, comme pour Wilde, cette « vérité » est à peu près la même — et comment en serait-il autrement?

« *Le point de départ d'un développement nouveau !* »... Mon parti en est pris : je mêlerai le moins possible ma voix à celle de Wilde, c'est-à-dire me contenterai le plus souvent de le citer; les phrases

que j'extraurai du livre éclaireront mieux celui-ci, que tout ce que j'en pourrais dire.

« *J'espère être capable de recréer ma faculté créatrice,* » écrit Wilde désespérément. En attendant, il tapisse le seul siège qu'il lui reste, avec tous les sophismes qu'il peut : « *Il me faut rendre bon pour moi tout ce qui m'est arrivé. Le lit de planches, la nourriture nauséabonde, les durs cordages qu'on déchiquette en étoupe, les viles corvées avec lesquelles commencent et finissent les journées, les durs commandements que la routine paraît nécessiter, l'horrible vêtement qui rend la douleur grotesque à voir, le silence, la solitude, la honte, il me faut les transformer en expérience spirituelle. Il n'est pas une seule dégradation du corps qui ne doive contribuer à spiritualiser l'âme.* » Et encore : « *Tout ce dont on se rend compte est bon.* » Et enfin : « *Après n'avoir, pendant la première année de mon emprisonnement, fait autre chose, à mon souvenir, que de me tordre les mains en un désespoir impuissant et m'écrier : Quelle fin ! Quelle effroyable fin ! j'essaie maintenant de me dire, et quelquefois, quand je ne me torture pas moi-même, je me dis réellement et sincèrement : Quel commencement ! Quel merveilleux commencement ! Il se*

peut que cela soit réellement ainsi ! Cela peut devenir ainsi. » Puis sans trop se rendre compte, ou s'avouer, qu'il va cruellement à l'encontre de cette « humilité absolue » qu'il prônait : « Dans le fait même que les gens me connaîtront où que j'aïlle, qu'ils connaîtront ma vie du moins dans ses folies, je discerne un bien pour moi : cela m'imposera la nécessité de m'affirmer à nouveau comme un artiste, et aussitôt que je le pourrai. Si je puis seulement produire une belle œuvre d'art, il me sera possible de dérober à la malice son venin, à la couardise son ricanement et d'arracher la langue au mépris. »

« J'ai le sentiment, dit-il ensuite, que l'un des premiers points auxquels je dois atteindre, pour ma propre perfection, et parce que je suis si imparfait, est de ne pas être honteux d'avoir été puni. — Ensuite il me faudra apprendre à être heureux. Autrefois, je savais l'être d'instinct, ou croyais le savoir... A présent c'est d'un point de départ complètement nouveau que je m'approche de la vie ! et même concevoir le bonheur m'est souvent extrêmement difficile. » Puis ailleurs : « Et si donc je n'ai pas honte de mon châtiment, ainsi que je l'espère, je serai capable de penser, de marcher et de vivre en liberté. »

Pour ceux qui ont connu Wilde avant, puis après la prison, de telles paroles restent douteusement pénibles ; car son silence artistique ne fut pas le silence pieux d'un Racine, et cette *humilité* n'était qu'un nom pompeux qu'il donnait à son impuissance. « *Beaucoup d'hommes, après leur libération, portent leur prison avec eux dans l'air qui les entoure, et finalement, comme de pauvres créatures empoisonnées, ils se glissent dans quelque trou et meurent.* » — « Comme une créature empoisonnée », oui, c'est bien ainsi que je revois l'énorme Wilde ; non plus l'éclatant triomphateur que la société, sur le point de le sacrifier, cajolait, hélas ! mais rougi, déformé, fatigué ; mais errant comme Peter Schlemihl à la recherche de son ombre, épais et lamentable, et me disant avec un essai de rire qui avait le son d'un sanglot : « *Ils ont pris mon âme ; je ne sais ce qu'ils en ont fait.* »

Du fond de son « *humilité* », les sursauts de son ancienne fierté nous sont plus lugubres encore : « *Je n'ai pas, annonce-t-il, l'intention de rester perpétuellement juché sur le pilori grotesque où l'on m'a placé ; et cela pour la simple raison que j'ai hérité de mon père et de ma mère un nom*

de haute distinction et que je ne puis permettre que ce nom soit éternellement avili. » — « *Ma mère et mon père, dit-il encore, m'avaient légué un nom qu'ils avaient paré d'honneur et de noblesse... J'ai couvert ce nom d'un opprobre éternel. J'en ai fait un bas quolibet parmi le bas peuple. Je l'ai traîné dans la boue.... Ce que j'ai souffert alors et ce que je souffre encore, aucune plume ne l'écrira.* » Ailleurs, il se préoccupe d'agir « *en gentilhomme, en baissant la tête et en acceptant tout !* »

Wilde, étrangement lucide encore, dès qu'il n'essayait pas de s'illusionner pourtant sur la faillite de son orgueil, ne se méprenait pas sur la nature de sa faute : c'est par défaut d'individualisme, non par excès d'individualisme, qu'il avait succombé. « *Des gens avaient coutume de dire de moi que j'étais trop individualiste.... Ma ruine, vraiment, ne vient pas de trop d'individualisme, mais de trop peu. L'action ignominieuse, impardonnable et à jamais méprisable de ma vie, fut de condescendre à faire appel à la société pour en obtenir aide et protection.* » On sait l'histoire : c'est lui qui intenta le procès contre le plus illustre de ses diffamateurs, entra en accusateur dans

cette « chambre de la justice des hommes »... Fausse audace, inconscience, folie!. J'imagine un Byron, en appelant ainsi à la société qu'il bravait... « *Naturellement, continue-t-il, une fois que j'eus mis en mouvement les forces de la société, la société se mit contre moi et dit : Comment! vous avez vécu tout ce temps en défiant mes lois, et vous venez à présent demander protection à ces lois! Elles vous seront appliquées strictement. Le résultat est que je suis en prison.* »

Oui, défaut d'individualisme, et voilà pourquoi ce dont il rougit, ce n'est pas de ce que la société lui reproche, de ses « péchés », mais de s'être laissé prendre en défavorable posture; « *pas un seul instant, écrit-il, je ne regrette d'avoir vécu pour le plaisir. Je m'y livrais pleinement, comme on doit faire tout ce qu'on fait.* » Oui, défaut d'individualisme et voilà pourquoi cette exaspération. « *Tout dans ma tragédie a été hideux, mesquin, repoussant, dénué de style.* » Ou : « *Certainement aucun homme ne tomba aussi ignoblement, ni frappé par des instruments aussi ignobles.* » Ou encore : « *A vrai dire, ma tragédie toute entière me semble grotesque, sans plus.* » — Certainement ce n'était pas à lui, c'est à nous d'en apercevoir la

grandeur. Cette prison, qui fit hier sa honte, le magnifie et donne à sa tragique figure, aujourd'hui, telle importance que n'eussent pu longtemps lui prêter ces tréteaux de plaisir qu'étaient pour lui les salons et les scènes de Londres où paraissait ce génial baladin.

Du fond de son cachot, il s'étonne à se remémorer cette défunte splendeur, cette gloire qu'il s'exagère à peine, à présent, à se la raconter. « *Les dieux m'avaient presque tout donné, s'écrie-t-il (1).*

« *Peu d'hommes ont, de leur vivant, occupé une position pareille à la mienne et l'ont autant fait reconnaître.* » Il semble repasser sur ses lèvres quelque reste de goût de ce miel. « *Je vivais, jadis, entièrement pour le plaisir,* » écrit-il, et ailleurs : « *Jusqu'au bord j'emplissais ma vie de plaisir, comme on emplit jusqu'au bord une coupe de vin.* »

Mais à travers l'excès du plaisir, j'admire le secret acheminement vers une plus significative

(1) Nous regrettons que M. Davray, dans sa fidèle et très bonne traduction, ait cru devoir s'en tenir au texte incomplet que donne l'édition anglaise. La traduction allemande nous fait connaître d'autres passages ; dont celui-ci que je retraduis à mon tour. (V. *Appendice I.*)

destinée. A mesure qu'il devient moins volontaire, il devient plus représentatif. Cette fatalité le menait comme en exemple ; il s'y abandonnait parfois sans plus chercher à s'y méprendre : « *Il eût été mauvais, dit-il, de continuer la même vie, parce que c'eût été se borner. Il me fallut avancer.* » Cette fatalité latente, si je puis ainsi dire, fait la beauté, l'unité de sa vie, éclaire intimement son œuvre. Oui, l'œuvre de celui pour qui « cacher l'artiste » était « le but de l'art », nous devient comme confidentielle. « *Certes, avoue-t-il, tout cela est annoncé et prévu dans mes écrits* », et successivement il les cite l'un après l'autre, et en dernier : « *le poème en prose de l'homme qui, du bronze de la statue du Plaisir qui ne dure qu'un moment, doit faire l'image de la Douleur qui dure à jamais...* » Hélas ! hélas ! pauvre Wilde, ce n'était pas cela que disait votre conte ; l'artiste dont vous parlez, tout au contraire, brisait la statue de la Douleur pour en faire celle de la Joie ; et votre volontaire erreur reste plus éloquente qu'un aveu.

Voilà pourquoi je ne puis retenir une certaine irritation, en lisant dans la préface que M. Joseph Renaud joint à sa traduction d'« Intentions » : « Ces faits, d'ailleurs mal établis, qui jetèrent

soudain au bain un écrivain glorieux, riche, estimé de tous, ne prouvent rien contre son œuvre. Oublions-les. ... Ne lisons-nous pas, malgré leur vie privée, Musset, Baudelaire, etc. Si quelqu'un révélait que Flaubert et Balzac commirent des crimes, faudrait-il brûler *Salambo* et la *Cousine Bette*? etc... Les œuvres nous appartiennent, non les auteurs. » — Eh quoi! c'est encore là que nous en sommes! Sans doute ces gentillesses sont dites dans la meilleure intention du monde, mais Wilde lui-même, dans son « De Profundis », ne nous raconte-t-il pas : « *Un de mes grands amis — d'une amitié de dix ans — vint me voir il y a quelque temps, et me dit qu'il ne croyait pas un seul mot de ce qu'on avait argüé contre moi, et il souhaitait que je fusse assuré qu'il me considérait comme absolument innocent et comme la victime d'un hideux complot. Je ne pus retenir mes larmes en l'entendant, et je lui dis que, malgré les accusations entièrement fausses formulées contre moi par méchancelé révoltante, ma vie cependant avait été pleine de plaisirs pervers, et qu'à moins qu'il n'acceptât ce fait et le comprît pleinement, il ne m'était plus possible de rester son ami ou de me trouver jamais en sa compagnie.* »

Et ailleurs : « *Regretter les expériences qu'on a connues c'est arrêter son propre développement; les nier c'est mettre un mensonge sur les lèvres de sa propre vie. Ce n'est rien moins que le reniement de l'âme.* »

Que sert-il de prétendre que « si Flaubert avait commis des crimes », *Salamambo* ne nous intéresserait pas moins; combien est-il plus intéressant et plus juste de comprendre que « si Flaubert avait commis des crimes » ce n'est pas *Salamambo* qu'il eût écrit, mais... autre chose, ou rien du tout; et que si Balzac avait voulu *vivre* sa *Comédie humaine*, cela l'eût empêché de l'écrire. — « *Tout ce qui est gagné pour la vie est perdu pour l'Art* », avait coutume de dire Wilde, et voilà justement pourquoi cette vie de Wilde est tragique. — « *Alors, il faut toujours s'adresser à l'Art ?* » faisait-il dire dans le meilleur dialogue de ses *Intentions*. — « *Toujours, répondait le second personnage, car l'Art ne nous blesse jamais.* »

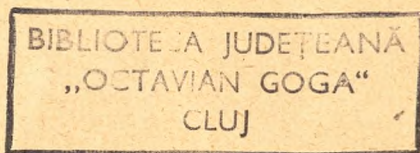
Non, pour mieux lire son œuvre, quoi qu'en dise M. Joseph Renaud, ne feignons pas d'ignorer le drame de celui qui, sachant qu'elle blesse, voulut néanmoins *s'adresser à la vie*; qui, après avoir enseigné si magistralement que « *l'Art com-*

mence où cesse l'imitation », que « la vie est le dissolvant qui détruit l'Art, l'ennemi qui dévaste la demeure, » et enfin que « la Vie imite l'Art bien plus que l'Art n'imité la Vie », se proposa lui-même en exemple, et, de sa propre vie fit comme la preuve par l'absurde de ses paroles — très semblable au héros d'un de ses plus beaux poèmes, à cet homme habile à conter, qui chaque soir charmait les gens de son village en récitant les aventures merveilleuses qu'il feignait d'avoir eues durant le jour, mais qui, le jour où quelque tragique aventure en réalité lui advient, ne peut plus trouver rien à dire.

M. Davray fait procéder la traduction du « De Profundis », de quatre lettres écrites de prison, que ne contient pas l'édition anglaise; quelques pages de ces lettres sont si pathétiques et d'un intérêt psychologique si pressant que je ne me retiens qu'à peine de les copier ici (1). Je voudrais citer tout le livre; mieux vaut y renvoyer le

(1) Je préfère citer ce passage du *De Profundis*, que l'éditeur anglais pouvait avoir de bonnes raisons de ne pas donner; je le traduis d'après l'édition allemande. (V. Appendice II.)

lecteur — et me tenir pour satisfait si j'ai pu, ne fût-ce qu'un peu, servir une triste et glorieuse mémoire, pour laquelle il est temps de cesser de n'avoir que mépris, indulgence insolente, ou pitié plus insultante encore que le mépris.



APPENDICE



« Je possédais du génie, un nom illustre, une haute situation sociale, de la gloire, de l'éclat et l'audace de la pensée. J'ai fait de l'art une philosophie, et de la philosophie un art. J'ai enseigné aux hommes une manière de penser différente et donné aux choses d'autres couleurs; tout ce que je disais et faisais plongeait le monde dans l'étonnement; je pris le drame — la plus objective de toutes les formes d'art — et j'en fis un genre de littérature personnelle à la manière de la poésie lyrique, du sonnet; du même coup, j'élargis son domaine et l'enrichis en valeur caractéristique; drame, roman, poésie, poèmes en prose, le dialogue réel et le dialogue de fantaisie, tout ce dont je me saisissais, je l'embellissais, l'enveloppais d'un nouveau vêtement de beauté; à la Vérité je sus donner le vrai aussi bien que le faux comme empire légitime et je montrai que le faux et le vrai sont de simples modes d'existence intellectuelle. Je traitai l'art comme la réalité suprême; la vie comme une branche de la fiction. J'éveillai la fantaisie de mon siècle, de sorte que, tout autour de moi, mythes et légendes se formèrent. J'avais encore bien d'autres choses; mais je me laissai leurrer moi-même dans de longues périodes de loisir insensé et sensuel. » (Ici, reprend le texte de M. Davray.)

II.

« D'autres malheureuses créatures, qui sont jetées dans la prison et soustraites à la beauté de ce monde, sont jusqu'à un certain point à l'abri de ses lacets les plus perfides et de ses flèches les plus aiguës. Ils peuvent se tapir dans l'ombre de leur cellule et, de leur ignominie, se faire encore quelque manière de sanctuaire inviolable. Le monde a reçu satisfaction, le monde passe outre; on les laisse souffrir en paix. Il n'en est pas ainsi pour moi. Une peine après l'autre, en quête de moi, a frappé à la porte de ma prison. On a ouvert la porte de ma prison toute grande à la douleur, et on l'a laissée entrer.

A mes amis, permission n'a été que peu ou pas donnée de me rendre visite; par contre, mes ennemis ont pu trouver pleinement l'accès vers moi. Les deux fois que j'ai dû comparaître devant la Cour, et les deux fois encore que je fus publiquement transféré d'une prison à l'autre, j'ai été, dans des conditions indiciblement avilissantes, donné en pâture aux regards moqueurs et aux quolibets de la foule. Le messenger de mort m'a remis sa feuille, puis s'en est allé de nouveau; complètement isolé, mis à l'écart de tout ce qui eût pu m'être de quelque consolation ou qui eût pu endormir ma douleur, j'ai dû supporter

l'insupportable peine du dénuement et des remords que la mémoire de ma mère évoquait en moi, évoque encore. A peine le temps a quelque peu cicatrisé cette blessure (elle n'est pas encore guérie) et voici que ma femme, par son avoué, me fait écrire des lettres de refus, brusques et amères.

La pauvreté me menace et déjà l'on m'en fait un reproche. J'aurais supporté cela. J'aurais pu me faire à pire... Mais au nom de la loi on s'empare de mes deux fils. Ceci me causa une peine infinie, un souci sans nom, un désespoir sans bornes, qui ne me quitteront plus désormais. Que la loi décide, ose usurper le droit de décider qu'il ne m'appartient plus d'être auprès de mes propres enfants... Cette pensée a pour moi quelque chose d'épouvantable. Après de ceci, l'opprobre de la prison n'est plus rien. Que j'envie ces autres hommes qui vont et viennent avec moi dans la cour de la geôle! Leurs enfants, cela j'en suis sûr, les attendent, bramant après leur retour et les envelopperont de tendresses. Les pauvres sont sages, plus charitables, plus enclins à la bonté, plus sensibles que nous... » (Ici reprend le texte de M. Davray.)

TABLE

<i>Notice</i>	5
IN MEMORIAM	9
LE « DE PROFUNDIS » D'OSCAR WILDE.	55
<i>Appendice</i>	71

DAPPON.

Nr. _____

LEI

3900



MERCURE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris. — VI^e

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères. Revue de la Quinzaine

Le *Mercur de France* paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois et forme tous les ans six volumes d'un manie-ment aisé, avec une Table des Som-maires et une Table par Noms d'Au-teurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel ; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'ac-tualité : c'est, si l'on veut, du journa-lisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fon-damentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les cir-constances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce

qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper au-cun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopé-dique de premier ordre.

On voit combien le *Mercur de France* s'éloigne de la conception ha-bituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodi-ques est momentané, puisque la total-ité de leurs matières paraît en volu-mes à bref délai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimé.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercur de France*, par l'abondance et l'universalité des docu-ments recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Les abonnements partent de tous les numéros

FRANCE

UN AN.....	48 fr.
SIX MOIS.....	25 »
TROIS MOIS.....	13 »

ÉTRANGER

UN AN.....	55 fr.
SIX MOIS.....	29 »
TROIS MOIS.....	15 »